

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# LA RIVIÈRE

PETER HELLER

# LA RIVIÈRE

*Roman*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Céline Leroy



Carte par Rodica Prato

Titre original : *The River*

Éditeur original :

Alfred A. Knopf, New York

© Peter Heller, 2019

Publié avec l'accord de The Robbins Office,  
Inc. and Greene & Heaton, Ltd.

© Actes Sud, 2021

pour la traduction française

© À vue d'œil, 2021,

pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0554-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*À mon père, John Heller,  
le meilleur conteur que je connaisse.*

*Qui le premier m'a emmené canoter  
en chantant Little Joe the Wrangler  
et Barbara Allen.*



## PROLOGUE

Une odeur de fumée leur parvenait depuis deux jours.

Au début, ils crurent à un autre bivouac, ce qui les surprit parce qu'ils n'avaient entendu aucun moteur d'avion, que cela faisait plusieurs jours qu'ils descendaient cette enfilade de lacs tout en longueur et qu'ils n'avaient repéré personne ni même le mouvement lointain d'un autre canoë. Les seules traces laissées dans la boue des portages étaient celles des loups, des élans, des loutres et des ours.

Les vents venaient de l'ouest et du nord, eux-mêmes allaient vers le nord, de sorte que s'il y avait une autre expédition, elle les précédait forcément. Ce qui les plongeait dans la perplexité car cette odeur de fumée leur parvenait non seulement tôt le

matin et la nuit, mais les surprenait aussi à des heures incongrues et les faisait relever la tête comme des coyotes, narines dilatées.

Puis un soir, ils approchèrent d'une île boisée où ils installèrent leur campement, grillèrent de la truite grise au-dessus d'un feu de bois flotté et regardèrent le soleil plonger dans les sapins sur la berge d'en face. C'était la fin août, par une nuit claire gagnée par le froid. Il n'y eut pas d'aurore boréale, seulement les étincelles denses des étoiles sur lesquelles soufflait un feu antédiluvien. Ils gravirent la colline. Ils n'avaient pas besoin de lampes frontales, ayant l'habitude de se déplacer dans le noir. Parfois, s'ils s'en sentaient encore la force, ils pagayaient la moitié de la nuit. Ils aimaient la façon dont l'obscurité amplifiait les sons – le ploc des pagaies, le toc-toc du manche contre le plat-bord. Le long cri désespéré d'un huard. Surtout les huards. Cette manière qu'avait leur désir inassouvi de creuser la nuit.

Ce soir-là, il n'y avait pas de huard et presque pas de vent et ils cheminèrent entre les mélèzes, les sapins du Canada et quelques grands bouleaux à l'écorce pâle luminescente. Au sommet du tertre, ils suivirent une sente animale jusqu'à une saillie rocheuse inégale comme s'ils n'étaient pas les premiers à avoir voulu profiter de la vue. Et puis ils le virent. Ils étaient tournés vers le nord-ouest. Au début, ils crurent que c'était le soleil, mais il était bien trop tard pour une fin de coucher de soleil et, dans cette direction, la ville la plus proche était à environ mille cinq cents kilomètres. Au loin, très loin, au-dessus des arbres, s'élevait une lueur orange. Elle était posée sur l'horizon comme la lumière d'un tas de braises sur la berge et vacillait à peine, si bien qu'ils se demandèrent si leurs yeux leur jouaient un tour, puis surent qu'il s'agissait d'un incendie.

Un feu de forêt, qui sait à quelle distance

et de quelle ampleur, mais plus vaste que tout ce qu'ils pouvaient imaginer. Il semblait s'étendre sur un arc de cercle de cent quatre-vingts degrés, ils ne dirent pas un mot, mais le silence du feu et l'impression qu'il donnait de respirer leur glacèrent le sang. Le vent persistant allait le pousser vers eux. À leur allure actuelle, ils étaient encore à au moins deux semaines du village Cree de Wapahk et de la baie d'Hudson. Quand le lac le plus au nord se déverserait dans la rivière, ils gagneraient en vitesse, mais cela ne changerait rien au nombre de kilomètres à parcourir.

\*

Le lendemain matin, ils aperçurent un autre campement. Il était sur la rive nord-est d'une île arborée, alors ils obliquèrent dans sa direction et furent surpris de voir que personne ne démontait la grande tente. Personne n'allait nulle part. Un vieux canoë

canadien blanc en bois équipé d'un petit moteur de pêche à la traîne fixé à l'une des traverses avait été remonté sur les galets, et deux hommes étaient assis sur des chaises pliantes, jambes tendues. Jack et Wynn accostèrent en interpellant les hommes qui levèrent les bras. Une bouteille en plastique de bourbon Ancient Age était posée sur les cailloux entre les chaises. Le plus massif des deux portait une chemise en flanelle et des lunettes à monture métallique et verres teintés, le maigrichon une casquette de l'équipe des Texans de Houston. Deux cannes à pêche et une carabine Winchester à verrou modèle 70 étaient appuyées contre un pin.

« Salut, vous avez vu le feu ? » dit Jack.

« Salut, t'as vu des meufs ? » dit le maigrichon. Les hommes éclatèrent de rire. Ils étaient soûls. Ils dégoûtaient Jack, mais être bourré par une matinée d'été ne méritait pas la peine de mort.

« Il y a un feu, dit Jack. Un méga-feu au nord-ouest d'ici. C'est ce que vous sentez depuis quelques jours. »

« Vous auriez un téléphone satellite ? » demanda Wynn.

Les deux autres repartirent dans un éclat de rire. Quand ils furent calmés, le gros dit : « Holà, faut se détendre, hein. Vous voulez pas vous asseoir, plutôt ? » Il n'y avait pas d'autres sièges. Il prit la bouteille de bourbon par le goulot, entre deux doigts, et la fit se balancer vers eux. Jack leva une main, l'homme haussa les épaules et porta la bouteille à ses lèvres, étudiant sa progression intensément, comme s'il conduisait une grue. Il but. Le lac formait une étendue étroite et si le feu gagnait la rive ouest, l'île ne protégerait pas les deux hommes.

« Comment vous avez fait pour les portages ? » demanda Jack. Il parlait du transport de l'équipement entre les lacs. Cinq

lacs s'enchaînaient du sud au nord. Certains étaient reliés par des canaux navigables, d'autres par des chemins boueux qui nécessitaient de tout décharger et porter. Le dernier lac se déversait dans la rivière. C'était une grosse rivière qui serpentait plus ou moins vers le nord sur près de deux cent quarante kilomètres jusqu'au village Cree et à la baie. La condition physique de ces hommes n'impressionnait pas trop Jack.

« On a le machin à roulettes », dit le maigrichon. Il fit un grand geste vers le campement.

« On a tout ce qui faut », ajouta le gros.

« À part les meufs. » Ils lâchèrent une autre rafale de rires.

« Le feu est au vent. De ce côté-ci. À cinquante bornes, je dirais. Il est dangereux. »

Le gros fixa son regard sur eux. Son expression devint sérieuse. « C'est bon, on gère. Et vous ? C'est de la balle, ici. Pourquoi vous buvez pas un coup ? » Il fit un geste

vers Wynn. « Toi, le grand... comment tu t'appelles ? »

« Wynn. »

« Et lui, c'est le méchant, c'est ça ? » Le gros pencha la tête vers Jack. « C'est quoi son nom ? Chester ? Et à vous deux, ça fait Winchester ? Haha ! »

Wynn ne savait pas quoi dire. Jack les regarda. Il dit : « Peut-être qu'un de ces soirs, vous devriez prendre un peu de hauteur et jeter un coup d'œil par là. » Il désigna un point de l'autre côté du lac. Il se doutait que ni l'un ni l'autre ne gravirait une colline ni ne grimperait dans un arbre. Il agita la main, leur souhaita bonne chance sans conviction, et Wynn et lui repartirent.

\*

Au troisième jour après avoir vu le feu, ils pagayaient le long de la rive est d'un lac appelé Blueberries, le lac aux myrtilles.